

EXIL ET EXCLUSION DANS *YO TAMBÉ SOC CATALANA* DE NAJAT ELHACHMI

Hanan RAIS

Université IBN TOFAIL – Kénitra, Maroc

fanyama@yahoo.fr

Résumé : Najat Elhachmi est une écrivaine contemporaine qui vit en Espagne et écrit en espagnol et en catalan. Née dans la région de Nador, elle émigre avec sa famille à l'âge de huit ans en Catalogne où elle s'impose comme une intellectuelle reconnue. Dans son premier livre autobiographique *Yo també soc catalana*, qu'elle publie en 2004, elle retrace son expérience migratoire et dépeint son exil entre la rupture avec le village natal et la confrontation de la population catalane. Cette œuvre traduit une double exclusion en rapport avec ses deux appartenances. Il s'agit d'abord d'une exclusion au sein de la société d'accueil, résultant d'une discrimination vis à vis de la diaspora marocaine ; avant qu'un autre rejet s'ajoute à ses malheurs, celui qu'elle reçoit dans son propre pays d'origine le Maroc lorsqu'elle arrive chez les siens au village natal pendant les vacances, après des années passées en Catalogne.

Mots clés : Diaspora marocaine, discrimination, exclusion, La Catalogne, Maroc.

EXIL ET EXCLUSION DANS *YO TAMBÉ SOC CATALANA* DE NAJAT ELHACHMI

Abstract : Najat EL Hachmi is a contemporary writer who lives in Spain and writes in spanish and catalan. Born in the region of Nador, she emigrates with her family at the age of eight to Catalonia where she stands out as a recognized intellectual. She published her first autobiography in 2004 under the title of "*Yo també soc catalana*". In this book, she recounts her migratory experience and depicts her exile between the breakup with the native village and the confrontation of catalan population. This work reflects a double exclusion in relation to her two affiliations. On one hand, the exclusion is related to the host society where the moroccan diaspora suffers from discrimination. And on the other hand, the rejection is clearly expressed toward the narrator during her holidays in Morocco after many years spent away from her native village.

Key words: Moroccan diaspora, discrimination, exclusion, Catalonia, Morocco.

Introduction

Notre article s'inscrit dans l'analyse d'une œuvre postcoloniale qui est le fruit d'un trajet migratoire recelant des enjeux identitaires importants. L'autobiographie *Yo també soc catalana*¹ de Najat Elhachmi raconte le déchirement de l'auteure après son déplacement avec sa famille vers la région catalane en Espagne, laissant derrière elle ses huit ans d'enfance dans une zone rurale au nord du Maroc. Le pays d'accueil, l'Espagne, pays anciennement colonisateur du nord du Maroc, a commencé à recevoir cette vague migratoire de familles rifaines dont fait partie celle de l'auteure, à partir des années quatre-vingt, dans le but de satisfaire le manque de main-d'œuvre. Par conséquent, les enfants de ces familles nés au Maroc et partis à l'âge de sept ou huit ans ont connu des troubles identitaires entre deux cultures et mondes différents. Certains ont exploité cette dure expérience et écrit des livres remarquables. L'exemple le plus concret reste l'œuvre littéraire de la génération d'écrivains rifains représentée par Najat Elhachmi, Laila Karrouch et Mohammed Moussaoui Kadaoui.

Le texte de *YTSC* nous offre dans ce sens un modèle de trajet migratoire fait de souvenirs douloureux et d'expériences amères associées au sentiment d'étrangeté et de rejet par l'altérité. La narratrice, qui raconte à la première personne *je*, est difficilement parvenue à s'adapter au sein d'une société occidentale dont le mode de vie est totalement différent de la vie au village. Mais c'est à cause d'une xénophobie flagrante qu'elle éprouve au point de sembler vivre la plus grande détresse de sa vie. D'un autre côté, ce déchirement s'est doublé d'un choc aliénant vécu au sein de la famille en Espagne et chez la grande famille lors d'un voyage au Maroc. Nous constatons que cette double exclusion est liée au fait de voir en l'émigré/l'immigré, de part et d'autre, un être différent et étranger au groupe. A partir de là, notre article portera sur l'analyse de la poétique de l'exclusion en rapport avec l'identité et l'altérité dans ce texte autobiographique, et ce à la lumière des études postcoloniales et des théories sociologiques. Nous nous référons, dans ce cadre, aux travaux d'Edward Saïd et de Gayatri Spivak, entre autres, en plus de la sociologie interactionniste d'Erving Goffman ou la sociologie de migration chez Abdelmalek Sayad.

1. L'exclusion et la discrimination subis en Catalogne

D'emblée, la ville de Vic, lieu d'installation de la narratrice, est présentée comme un espace étrange et clos où elle se sent totalement dépaysée, depuis qu'elle a emménagé en compagnie de sa famille pour la première fois dans un nouveau quartier. Outre le fait de trouver des difficultés à s'adapter à une ambiance occidentale qui se distingue complètement de la vie au Maroc, elle déploie de nombreux efforts pour nouer des relations avec les habitants de la ville catalane, mais elle ne reçoit en contrepartie que mépris et dénigrement. Dans un passage où elle va dans une droguerie, elle se remémore le comportement provocant du vendeur qui reflète une certaine perfidie. Une attitude que ce monsieur n'a su cacher dans son regard et dans ses manières, bien que la narratrice ait cherché à se familiariser avec lui « [...] ets capaç de recordar-me, per un instant, que jo continuo sent, en el teu esguard, algu de fora »² (Elhachmi 2004[2020], p.50). Elle arrive à se projeter dans son regard comme un être

¹ Ce titre veut dire « Moi aussi je suis catalane ». Nous le mentionnerons désormais par *YTSC* et traduirons toutes les citations en bas de page.

² « [...] vous pouvez me rappeler, dans votre regard, que je suis toujours de l'étranger ».

“éternellement étranger”, ce qui la renvoie à un déni de reconnaissance qui renforce ses détresses, elle qui était déjà déchirée par l’arrachement à son milieu natal. Elle tente alors de compenser cet exil par la fréquentation des livres et devient ainsi une fervente lectrice avec une ample connaissance de la langue et la culture catalane. Or cette qualité ne lui a pas garanti sa place dans la société de résidence puisque, au lieu de gagner l’estime des catalans, elle a suscité leur mépris et leur ressentiment. En témoigne le passage sur un simple malentendu avec une dame autour de l’orthographe du mot « encens » (2004[2020], p.50). La narratrice dit que le mot s’écrit « encens », tandis que la dame insiste sur l’orthographe « incens ». Et pourvu que cette dernière ait tort, elle se croit légitime à trancher sur l’écriture du mot et l’affirme dans une tonalité ironique et autoritaire. Toutefois, au lieu de fonder sa conviction sur un savoir comme le fait la narratrice par le fait de recourir au dictionnaire, la femme met en avant une évidence, celle d’appartenir à l’identité catalane «m’ho diras a mi que soc catalana»³ (2004[2020], p.53). Ce faisant, elle exclut systématiquement son interlocutrice de son groupe identitaire, la considérant une simple étrangère. Il est utile de souligner que ces situations xénophobes que nous avons abordées soulèvent la question du nationalisme et ses ressorts idéologiques. En effet, la nation, qui est une création du pouvoir politique, se réfère à toute communauté dont les membres sont liés par un sentiment fort en partageant la même langue, la même culture et la même histoire. Benedict Aderson (2002) la nomme « Communauté imaginée » et souligne son caractère construit (2002, p.19):

« Elle est imaginaire (imagined) parce que même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens : jamais ils ne les croiseront ni n'entendront parler d'eux, bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion ».

La narratrice souligne déjà ce sentiment nationaliste extrêmement fort qui unit le groupe catalan au point d’empêcher l’intégration des non natifs, comme il est flagrant dans les exemples que nous venons d’énumérer ci-dessus.

Nous voyons donc comment les attitudes xénophobes renforcent la marginalité de la narratrice qui a dû mettre fin à une kyrielle de relations amicales et a sombré dans la solitude (p54). Etant en proie aux remords et à la culpabilité, elle se demande incessamment pourquoi on la renvoie à sa condition de fille d’émigrés, alors qu’elle a passé la grande partie de sa vie en Espagne. D’ailleurs, elle ressent une répugnance et refuse catégoriquement cette appellation de “deuxième génération” dans laquelle on l’englobe avec ses semblables, comme l’illustre l’expression « la malnommée deuxième génération » (p14), puisque celle-ci s’avère une étiquette avec une charge idéologique. L’anthropologue Abdelmalek Sayad (2006, p.22) souligne, dans cet ordre d’idées, la détresse et la vulnérabilité de ces enfants nés en Europe mais qui sont toujours désignés par leur appartenance aux origines : « Tout les renvoie au statut originel qui définit l’immigration- bien qu’il ne soit pas la leur- et, par suite, à la précarité et à la révocabilité de celle-ci. Là réside sans doute l’extrême fragilité des jeunes ... ».

Ces jeunes sont condamnés à être définis par leur origine dans le pays où ils sont nés ou ont grandi. Ils sont privés de la reconnaissance sociale, politique et institutionnelle. Dans ce contexte, la quête d’un simple travail pour étudiant pendant l’été a révélé

³ « C’est moi qui dis, je suis catalane ».

plusieurs vérités dans *YTSC*. La protagoniste découvre d'abord qu'elle n'a pas le droit de travailler lorsqu'elle atteint l'adolescence, car il lui manquait un permis de travail (p83). Mais elle constate plus tard que la procuration de ce document ne suffit pas pour être recrutée (p85) en dépit de ses compétences et des diplômes accumulés. Elle déduit avec désespoir qu'il s'agit d'un racisme systémique visant à mettre à l'écart toute personne qui n'est pas d'origine catalane. De plus, dans toutes les sphères sociales, les individus et les institutions conspirent à ce que les enfants de l'immigration ne soient pas intégrés. Enragée, elle déclare sa haine envers les racistes qui font qu'elle se sente différente à cause de sa peau et ses cheveux (p85) et qui voient en les émigrés une masse homogène d'ignorants, parce qu'ils proviennent seulement d'un autre groupe différent des natifs. Pour sa part, l'écrivaine Laila Karrouch (2004, p.109), qui est issue de la même région marocaine et qui est partie en Catalogne à la même période que Najat Elhachmi, exprime sa désolation face à sa situation d'enfant d'immigrés dans cette région espagnole. Elle remarque que l'intégration des marocains connaît une certaine dégradation avec le temps « (...) la mescladissa de gent va començar a disminuir, i a l'escola es formaven, sovint, grupets d'estrangers i grupets de catalans i castellans »⁴ ; ce qui voue ces enfants à la marginalité sociale à cause de leurs racines. Selon Erving Goffman, l'individu qui s'écarte de la norme sociale est stigmatisé. Sa différence, qu'elle soit une apparence physique ou une appartenance à une autre ethnie, devient pour lui une marque d'humiliation que lui renvoie le regard dénigrant des autres. Le stigmaté est ainsi une construction sociale qui s'inscrit dans une vision discriminatoire de la société vis-à-vis de cet individu stigmatisé (1963 [1975]). Dans le cas de la narratrice de *YTSC*, ses traits et son aspect rappellent le physique d'une marocaine (peau brune, yeux noirs, cheveux crépus) et la discréditent aux yeux de la communauté catalane. C'est ce que le sociologue appelle "les stigmates tribaux", ceux qui ont trait à l'appartenance ethnique, religieuse ou autres, et deviennent une étiquette pour la catégorisation sociale. Ce genre de stigmaté est susceptible d'être transmis à travers les générations (1963 [1975], p.172). La stigmatisation est ce qui est également approché par Michel Foucault (1975) lorsqu'il voit l'exclusion comme un mécanisme qui catégorise socialement les individus selon les "normaux" et les "anormaux". L'individu "anormal", pour le philosophe, place "l'anormal" de l'autre côté et peut désigner le fou, le criminel, le déviant sexuel, le SDF, entre autres. Nous pourrions y ajouter l'individu diasporique au sein d'une autre société, comme la condition de la narratrice en Catalogne.

Ceci dit, dans *YTSC*, le racisme se nourrit des clichés qui ont fixé l'image négative de l'individu marocain dans l'imaginaire espagnol. C'est une réalité déconstruite dans plusieurs passages où la xénophobie de la population catalane est expliquée par les croyances héritées qui représentent l'arabe ou le marocain comme un être barbare et incivilisé. "Hostile", "sanguinaire", "tuant sans merci", voici des stéréotypes qui sont très ancrés dans l'inconscient collectif espagnol et qui trouvent leur source dans le passé colonial. L'histoire remonte à l'époque de la colonisation espagnole au nord du Maroc, quand le général Franco avait forcé des hommes rifains à participer à la guerre civile espagnole de 1936. C'est ainsi que l'image du "Moro" violeur et coupeur de têtes a été diffusée pendant cette période. Tout un imaginaire de violence et de bestialité a

⁴ « Le regroupement des personnes a commencé à diminuer, et à l'école se formaient souvent de petits groupes d'étrangers et de petits groupes de catalans et de castillans »

été tissé autour de ces hommes maghrébins et pérennisé dans la mémoire collective en Espagne jusqu'à l'émergence de certains penseurs qui ont joué un rôle central dans la réhabilitation de cette vision idéologique. L'historienne Maria Rosa de Madariaga, entre autres, impute ce tort au colonisateur et explique dans son livre *Los moros que trajo Franco* (les maures menés par Franco) comment ces hommes marocains ont été polarisés par l'idéologie franquiste et furent victimes de la politique du chantage. Ensuite, elle explique que « Franco utilizó las tropas marroquíes no sólo como carne de cañón, sino también como arma psicológica contra el pueblo español »⁵ (2015, p.296). Ainsi, elle dénonce cette vision barbare qui a été fixée dans la croyance espagnole et qui n'a rien à voir avec l'appartenance ethnique encore moins avec la religion.

Dans la perception des habitants de la ville catalane, ces préjugés hérités de la tradition coloniale se trouvent illustrés notamment dans la scène concernant l'affaire de la construction d'une mosquée. L'extrait en question dévoile le refus unanime des voisins catalans qui orchestrent un discours haineux à l'encontre des musulmans et se battent pour signer en premier la pétition contre ce projet, ceux-là mêmes qui semblaient gentils et tolérants au départ (2004[2020], pp.118-119). Il faut signaler que ce passage est introduit par une petite description significative qui met en exergue le brouillard envahissant le décor « la boira encara entelava les finestres altes del local de reunió de l'associació ... »⁶ (2004[2020], p.118). Ici, l'image du brouillard qui voile les fenêtres du local de l'association n'est pas fortuite, car c'est une métaphore qui apparaît souvent dans des contextes ayant trait au racisme ou à l'exil ressenti par la narratrice. Elle devient ici un prélude à la rigidité des habitants catalans et synonyme de leur racisme myope qui ne veut pas voir au-delà des frontières imaginaires tracées par les idéologies.

Par ailleurs, la discrimination atteint aussi le discours médiatique qui joue sur la vision dévalorisée des migrants, comme des êtres venus déranger l'équilibre social en Europe ; ce qui suscite l'exaspération de la narratrice (pp11-12). Les médias, comme elle l'estime, se focalisent surtout sur la femme marocaine et la montrent « tota envoltada de teles amplíssimes i amb la mirada baixa »⁷ (p61). Ils ne cessent de diffuser cette image qui connote, selon la croyance collective occidentale, la soumission, le contrôle et la manipulation patriarcale de l'Islam et des musulmans sur la femme.

La représentation médiatique en question s'inscrit dans le discours orientaliste que développe Edward Saïd dans son livre phare *L'Orientalisme*. Il s'agit d'une construction discursive idéologique créée par l'Occident sur l'Orient afin de justifier son projet impérialiste. Saïd a démantelé dans son œuvre fondatrice la vision hégémonique occidentale qui résume la réalité des peuples orientaux dans une image immuable et fixe, celle d'un groupe de gens définis sous des traits négatifs, des valeurs primitives et des attributs connotant l'infériorité et le manque ; parallèlement aux valeurs attribuées à l'Occident qui sont considérées comme la norme de la civilisation. C'est ainsi que « L'Orient a pris une identité discursive qui l'a rendu inégal à l'Occident » (Saïd 1978 [2005], p.276). Dans cet ordre d'idées, Saïd critique l'amalgame fait entre Islam et terrorisme dans le langage médiatique occidental et s'indigne contre

⁵ « Franco n'a pas seulement utilisé les troupes marocaines comme chair à canon, mais également comme une arme psychologique contre le peuple espagnol »

⁶ *Ibid*, p118. « « Le brouillard embuait toujours les hautes fenêtres de la salle de réunion de l'association du quartier "La Calla i Adjacents" ... ».

⁷ « Toute emmitouflée de tissus larges et au regard baissé ».

la surexposition de ces préjugés islamophobes notamment après le 11 septembre. Il affirme que « "L'Islam" paraît englober toutes les facettes du monde musulman, pourtant très divers, et réduire cet ensemble à une essence hostile et impulsive » (2011, p.85).

Il est à souligner, en conséquence, que la narratrice de *YTSC* s'insurge contre tout discours qui brandit le slogan des Droits de la femme en Occident, alors qu'il impose une vision paternaliste sur la femme du Sud. En fine connaisseuse des études postcoloniales, Elhachmi ne manque pas de déconstruire cette vision idéologique visant à déterminer le mode de vie de la femme orientale qui devrait "s'élever" au niveau "civilisationnel" de son homologue occidentale. De plus, elle précise que ce discours n'est qu'un subterfuge pour harceler davantage cette femme et dit (2004 [2020], p.155), à cet égard, en critiquant la femme espagnole qui se moque des habits et du foulard de sa mère « Alors peut-être aurais-je dû lui répondre en quoi cela la regarde, que ma mère porte ou non un foulard, j'aurais dû lui dire qu'elle le portait parce qu'elle le voulait, que personne ne l'y obligeait ».

Gayatri Spivak (Spivak, 2009) fait face, dans ce sens, à ce discours ethnocentriste qui prend la femme issue du Sud pour objet. Dans *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, la philosophe indienne démystifie tout langage colonialiste qui fait de cette femme une figure subalterne par définition, la privant ainsi de sa voix et de sa façon de se représenter elle-même.

Compte tenu de ce que nous avons dit dans cette partie, le témoignage frappant de la narratrice au contact de la terre d'accueil traduit l'état d'un personnage troublé, marqué par le sentiment d'insécurité et de non appartenance à la communauté catalane à force de vivre un cumul d'expériences de rejet, au moment où elle ressent un attachement fort à cette identité qu'elle revendique le long du texte. A cette exclusion s'ajoute une autre, celle qu'elle vivra plus tard vis-à-vis de sa famille et de ses proches dans son village d'origine.

2. Le Sentiment d'exclusion par rapport à la société marocaine

Après des années d'installation en Catalogne où elle a tenté de s'intégrer dans le nouveau groupe culturel, la narratrice souffre de la perte et de la rupture en ressentant un détachement par rapport à sa famille et à ses traditions qui ont fait son identité marocaine de base. Elle éprouve, par exemple, une honte excessive envers les valeurs ancestrales héritées dans sa famille, comme la teinte au henné pendant la fête de l'Aïd (p65). Cette honte s'accroît au point de se sentir étrangère aux siens et à elle-même. C'est la fameuse "inquiétante étrangeté" chère à Freud qui transforme la famille en un espace étranger, au lieu d'être un refuge pour l'enfant déplacé. En outre, cette étrangeté, dans le cas de la narratrice, se renforce dans l'éloignement physique et temporel du Maroc, puisque l'héroïne n'y est retournée que cinq ans après son départ ; ce qui fait qu'elle est en rupture avec les repères de sa culture mère. La preuve en est la perte progressive de l'accent amazigh au profit de la langue catalane qui accroît ses troubles et sa culpabilité. L'image de rupture ici représentée est exprimée par l'éloignement ressenti vis-à-vis de sa grand-mère quand elle lui parle au téléphone, sachant que l'aïeule est une figure emblématique de la culture marocaine selon ses dires (p45). « fes el favor de parlar bé. - la iaia m'escribassava a l'altra banda d'un fil

quilométric (...) ja quasi no m'enyorava, despres de set anys sense tornar (...) »⁸ (2004 [2020], p.45). Tout en ressentant ainsi la distance qui grandit de plus en plus entre son aïeule et elle (« je l'ai à peine manqué »), elle se convainc que la communication ne passe pas entre les deux puisqu'elle a commencé à perdre l'usage de la langue amazighe. Cette réalité la met dans l'embarras total et la pousse à se poser des questions qui soulignent ses tensions intérieures, étant tiraillée entre deux codes culturels différents.

En effet, la perte des liens avec la culture d'origine reflétée par l'oubli progressif de la langue maternelle était le point de départ pour se découvrir étrangère face à son identité marocaine. Moults écrivains diasporiques issus de l'Afrique ou d'autres régions du monde témoignent de cette expérience de déracinement et d'aliénation qui les rend vulnérables. Une rupture qui s'accroît souvent durant le premier voyage au pays d'origine, lorsque l'exilé a du mal à s'identifier face à ses proches et à ses traditions ancestrales. Au contraire, il lui arrive d'éprouver un ressentiment pour cette terre à laquelle elle ne se sent plus appartenir : « es clar que no som d'aquí, aquest país mig boig no conserva ni la dignitat, mireu si no els carrers de la ciutat, tots plens de deixalles »⁹ (2004 [2020], p.74). Le premier voyage de retour au Maroc après des années passées en Catalogne a révélé donc un premier sentiment d'étrangeté chez la narratrice par rapport à sa famille du village. Si elle a été reçue dans la grande joie, sa petite famille et elle, elle n'arrivait plus à identifier sa place auprès de ses oncles, ses cousins, voire sa grand-mère qui était son repère, avec qui elle sent soudainement les liens brisés (p72). D'autant plus que cet écart ressenti à l'égard de la famille marocaine a été renforcé par les propos blessants de la belle-sœur de la grand-mère :

« la seva cunyada, sempre sorneguera [...] em deia : tu et deus passar la vida a les discoteques, oi ? i (..) jo ja ho sé que tu ets espanyola, no cal pas que te n'amaguis. Vosaltres ja no sou d'aquí, nena, ara ja no »¹⁰ (2004 [2020], p.72).

La vieille femme s'exprime par un ton autoritaire, à travers des paroles offensantes qui placent la narratrice et ses frères et sœurs de l'autre côté et l'excluent par conséquent de la communauté du village (« vous n'êtes plus d'ici »). En la jugeant ainsi, la vieille l'a résumée à son identité espagnole et aux traditions occidentales (aller dans des boîtes de nuit), sachant que les valeurs marocaines reposent sur la morale issue de la religion qui refuse cette conduite. Ce genre de réaction est récurrent chez les familles des émigrés qui les considèrent comme des étrangers. De la même façon, l'écrivain Saïd Kadaoui (2008, p.30) raconte une autre sorte d'exclusion qu'il vécut parmi ses cousins du Maroc qui critiquent son pays de résidence l'Espagne, le pays "le plus misérable de l'Europe" « Cuando era más pequeño, me enfadaba muchísimo que en Marruecos se valorara más a mis primos de Alemania y Francia que a nosotros que veníamos de España »¹¹.

⁸ « Fais-moi le plaisir de parler clairement, grand-mère me criait dessus de l'autre côté du fil (...) Je l'ai à peine manqué après sept ans sans retour (...) ».

⁹ « C'est clair que nous ne sommes pas d'ici, ce pays à moitié fou ne préserve même pas sa dignité, regardez sinon les rues de la ville, toutes pleines d'ordures ».

¹⁰ « Sa belle-sœur, toujours sornoise [...] m'a dit : tu dois passer ta vie dans des boîtes de nuit, hein ? [...] Je sais déjà que tu es espagnole, tu n'as pas à le cacher. Vous n'êtes plus d'ici, ma fille, plus d'ici ».

¹¹ « Quand j'étais enfant, je m'ennuyais beaucoup au Maroc à l'idée de valoriser plus mes cousins venus d'Allemagne ou de France que nous qui venons de l'Espagne »

Abdelmalek Sayad (1999, p.82-83) envisage que lors du retour au pays d'origine, « l'émigré retourne en "vacancier" et même en "étranger" dans un monde qui lui apparaît de plus en plus comme étranger ». Celui-ci est vu en tant qu'européen à part entière, à sa manière d'embrasser le mode de vie à l'occidentale. Dans son livre (1999, p.54), une fille de parents algériens qui est née en France, livre un témoignage percutant sur le sentiment de rejet ressenti pendant un voyage en Algérie : « on dit de nous : "voilà les émigrées, les voilà !" On nous prenait pour des touristes français [...] c'était vraiment affreux. Je savais même plus où aller ». C'est là une vraie perte pour l'exilée qui est ainsi perçue par les autres (je ne savais même pas où aller). Elle se trouve soudainement dans un endroit et parmi des gens qui l'ignorent, face auxquels elle ne parvient plus à se définir.

Ceci dit, le séjour de la narratrice par la suite prolonge ce sentiment d'étrangeté et d'exclusion. Elle devient l'objet de mépris et de dérision au milieu des femmes du village, étant donné qu'elle ne répond pas aux valeurs et aux normes traditionnelles du groupe qu'elle avait quitté depuis presque une décennie. Elle, qui avait déjà connu la rupture et le choc et a peiné à s'adapter aux codes culturels catalans, vit à présent un vrai décalage vis-à-vis de la mentalité de ces femmes au Maroc. A titre d'exemple, elle ne répond pas à leur idéal de beauté puisqu'elle veille à garder sa silhouette, au moment où celles-ci cherchent à grossir et la juge négativement :

« Les tietes esperaven que m'hagués engreixat, és clar, no s'entén qe visquis en un país ric i encara estigués tan prima, hauries de ser com la teva cosina. La cosina [...] i casi feia el mateix d'alt que d'ample »¹² (2004 [2020], p.73)

Le passage montre l'opposition entre deux visions. L'héroïne est comparée par rapport à sa cousine qui est « aussi grande que grosse » et suscite ainsi la moquerie autour d'elle, puisqu'elle ne se conforme pas à ce moule culturel établi dans la croyance du village. Sa sveltesse n'a pas été interprétée par le souci de beauté, mais par la malnutrition et la misère de ses parents, même vivant dans un pays "riche" comme l'Espagne. Tandis que sa cousine représente, aux yeux des villageoises, la taille modèle et reflète la richesse et la prospérité dans laquelle elles vivent. Dans ce même sens, la majorité des filles d'émigrés pâtissent du clivage de cultures face aux valeurs culturelles d'origine. Sayad (2006, p.71) évoque, à titre d'exemple, l'un des témoins qui se moque de la façon dont les jeunes filles sont vues au pays d'origine comme des "intruses", pour la simple raison qu'elles ne sont pas mariées : « j'ai vingt ans, ma sœur dix-neuf, on n'est pas mariées et on s'en fout. On est alors tout à fait anormales ». Dans le cas de l'héroïne, c'est un désespoir total qui s'acharne sur elle en ressentant cet écart au niveau des valeurs et des normes culturelles, surtout en se sentant incapable de satisfaire sa grand-mère pour qui elle devient la maladresse incarnée dans le domaine du ménage, en la comparant avec les autres filles souples et adroites (p73). Elle n'arrive alors plus à comprendre dans cet univers qui devient de plus en plus étrange et insensé pour elle et peine à se définir face à ces êtres qui constituaient, jadis, ses modèles. Il en découle un sentiment de nomadisme éternel, de se croire sans terre fixe et sans aucun repère identitaire. Elle exprime clairement cette résignation :

¹² « Mes tantes s'attendaient à ce que je sois grosse, bien sûr, ce n'est pas possible qu'elles comprennent que tu vives dans un pays riche et que tu sois si maigre, tu dois être comme ta cousine. La cousine était [...] presque aussi grande que grosse, c'était cela leur idéal de beauté ».

Un país que era el meu, que ja havia après a estimar-me com qualsevol altre català, de cop i volta em rebutjava [...]. El meu altre país, abandonat darrere l'Estret, era massa lluny per poder-me'l fer meu, no podia compondre tota la meva indentitat amb només vuit anys d'infantesa i els mesos de retorn »¹³ Elhachmi (2004 [2020], p.90)

Crisitan Ricci, l'un des spécialistes des écrivains maroco-catalans dont fait partie Najat Elhachmi, affirme que l'écriture constitue un remède pour la crise identitaire de ces jeunes écrivains frappés par la malédiction de l'exil et sommés souvent par les leurs de choisir entre Orient et Occident :

La literatura de estos tres autores imazighen remite a un proceso terapeutico en el que si bien no se llega a determinar con qué cultura se sienten mas identificados, se se logra problematizar el proceso de adaptacion al que se someten los inmigrantes [...] que proceden de culturas norteafricanas »¹⁴ (Ricci 2014, p.218).

Ce n'est pas pour rien qu'Abdelmalek Sayad (2006) définit la situation de ces enfants de migration par l'« illégitimité », n'étant à la fois ni fils de la société d'accueil ni enfants de leurs propres familles, condamnés ainsi à une errance permanente entre deux cultures.

Nous remarquons que la tonalité du livre frôle un certain pessimisme en raison de la lutte acharnée de la narratrice pour arracher le droit à la citoyenneté catalane. Ce livre reste donc un livre symboliquement riche, étant donné sa portée humaniste qui concerne la revendication des droits de la diaspora dans les pays d'accueil. L'écriture et la publication de cette expérience autobiographique s'inscrit dans une quête de reconnaissance de l'écrivaine. Toutefois, il faut rappeler que cette œuvre a été réduite à l'invisibilité, puisque Najat Elhachmi est restée méconnue du grand public et sa voix marginalisée pendant la période qui a suivi la publication. C'est dans ce sens que Gayatri Spivak (2009, p.61) traduit merveilleusement la condition du subalterne qui n'est jamais pris en considération, même s'il peut parler, puisque sa voix reste inaudible. Par rapport au titre significatif de ce livre fondateur, la penseuse des études subalternes explique la marginalité à laquelle on condamne le subalterne qu'on prend à jamais pour objet de discours et non comme sujet :

« Je réponds par la négative à la question que je pose dans le titre : non, les subalternes, dans la mesure même où ils sont en position de subalternité, ne peuvent pas parler. Et ceux qui prétendent les entendre ne font en réalité que parler à leur place ».

Najat Elhachmi répond à ce profil d'écrivain subalterne dans la mesure où son œuvre autobiographique est restée dans l'ombre. Cette marginalité littéraire s'ajoute ainsi à sa marginalité identitaire qui constitue le sujet principal du livre.

Conclusion

YTSC reflète le double rejet vécu par l'auteure dans le choc des valeurs entre deux sociétés qui forment son identité : la catalane et la marocaine, une réalité qu'elle

¹³ « Le pays qui était le mien, où j'avais déjà appris à m'aimer comme n'importe quel autre catalan, me rejetait tout d'un coup [...]. Mon autre pays que j'ai laissé derrière le détroit, était trop loin pour en faire le mien, je ne pouvais composer toute mon identité avec seulement huit ans d'enfance et les mois de retour ».

¹⁴ « La littérature de ces trois auteurs amazighs fait référence à un processus thérapeutique dans lequel, s'il n'est pas possible de déterminer à quelle culture ils se sentent le plus identifiés, il est possible de problématiser le processus d'adaptation auquel se soumettent les immigrants [...] qui viennent de cultures nord-africaines »

ne cesse de raconter durant les interviews. C'est la condition d'exilé aliéné, condamné à l'anéantissement et aux troubles ravageurs en raison de la scission vécue dans le déplacement. Il finit souvent par n'être ancré ni dans son pays d'origine ni dans son pays de résidence, ayant l'impression qu'il n'a plus un "chez-soi", comme un éternel nomade. C'est pourquoi l'auteure se déclare ouvertement dissidente et s'insurge dans le livre à travers un discours résistant, revendiquant sa singularité identitaire. Elle crie par là qu'elle fait partie des deux groupes catalan et marocain, en raison du fort sentiment d'appartenance qui la rattache à ces deux cultures ; et en même temps, elle déclare n'être ni catalane ni marocaine et qu'elle devrait être respectée pour cette particularité propre à l'identité hybride. Ce faisant, elle s'enfonce dans une lutte pour la reconstruction ; une lutte susceptible de négocier les valeurs marocaines et les traditions occidentales afin d'éviter le choc culturel destructeur.

Références bibliographiques

- ANDERSON, BENEDICT. 2002. *L'Imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. La Découverte, Paris.
- ELHACHMI, Najat. 2020 (1^{ère} éd 2004). *Yo també soc catalana*. Columna, Barcelona.
- FOUCAULT, MICHEL. 1975. *Surveiller et Punir. Naissance de la prison*. Gallimard, Paris.
- GOFFMAN, Erving. 1975. (1^{ère} éd. 1963). *Stigmates. Les usages sociaux des handicapés*. Trad. Fr, Ed. Minuit, Paris.
- KADAOUI MOUSSAOUI, Said. 2008. *Limites y fronteras*. Ed Milenio, Lleida.
- KARROUCH, Laila. 2004. *De Nador a Vic*. Ed Columna, Barcelona.
- MADARIAGA, Maria Rosa de. 2015. *Los moros que trajo Franco : la interoencion de las tropas coloniales en la guerra civil*. Ed Alianza, Barcelona.
- RICCI, Cristian H. 2014. *¡Hay moros en la costa ! Literatura marroqui fronteriza en castellano y catalan*. Ed de Iberoamericana. Vervuert, Madrid.
- SAÏD, Edward W. 2005, (1^{ère} éd. 1978). *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident* Trad de l'anglais par Catherine Malamoud. Seuil, Paris.
- SAÏD, Edward W. 2011. *L'Islam dans les médias*. Trad de l'anglais par Charlotte Woillez. Ed. Sindbad. Actes Sud, Paris.
- SAYAD, Abdelmalek. 1999. *La double absence, Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Seuil. Paris.
- SAYAD, Abdelmalek. 2006. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, les enfants illégitimes*. Ed Raisons D'Agir, Seuil, Paris.
- SPIVAK, Gayatri. 2009. *Les subalternes peuvent-elles parler ?*. Trad par Jérôme Vidal. Ed Amsterdam, Paris.